

Croyances, cultes et religions ont-ils des liens avec les forêts ?

Selon Châteaubriant, dans le *Génie du Christianisme*, « *Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité* ». Pour sa part Renan, dans son discours inaugural au Collège de France, oppose le « *psychisme du désert* » des peuples sémites (« *le désert est monothéiste* ») au « *psychisme de la forêt* » des Indo-Européens, dont le polythéisme lui paraît modelé par une nature changeante et la diversité des saisons. Que nous enseigne l'histoire sur les liens entre croyances, cultes et religions, et forêts ? La présente fiche en déroule les grandes lignes, en privilégiant le contexte géographique « occidental » et la forêt en tant qu'écosystème, sans s'intéresser à la sacralisation d'arbres particuliers.

Les racines

Même s'il y subsiste des traces du paléolithique, le site de la forêt de Fontainebleau est surtout l'un des sites européens majeurs du mésolithique (entre - 9 500 et - 5000 en France avant notre ère) pour le nombre des « abris » ornés de gravures, environ 2000, dont il est vraisemblable, en l'absence de toute trace d'un lieu de vie, qu'ils servaient de lieux de culte ou de rites. Il est impossible sur ces bases d'aller très loin dans la compréhension de ce que représentait la forêt pour des populations qui amorçaient une sédentarisation et voyaient, après la fin de la dernière ère glaciaire, les steppes laisser place à la forêt et à une diversification de la végétation. Il est néanmoins clair que la forêt est une des matrices dans laquelle l'homme a accédé au symbolisme religieux. Mais c'est au néolithique que les activités humaines commencent à marquer fortement le paysage par les activités humaines via le défrichement, notamment dans la zone méditerranéenne dès le VIII^{ème} millénaire : des communautés humaines importantes et structurées émergent alors et développent des mythes et légendes qui « individualisent » la forêt et en font le lieu de certains dieux et d'expériences religieuses. A partir du VII^{ème} millénaire commencent les grandes migrations, dont un axe se dirige vers l'Anatolie, l'Asie centrale, puis l'Europe.



Figure 1. Dieu celtique Cernunnos -
Source : Nationalmuseumet

Pour expliquer certaines ressemblances majeures, d'abord linguistiques, puis d'ordre symbolique, à travers toute l'Europe, la thèse d'un fond commun indo-européen est souvent mise en avant. De fait certaines divinités forestières trouvent leur équivalent dans plusieurs panthéons européens, et dans certains récits mythologiques proches, marqués par la triade prêtres-guerriers-agriculteurs, avec des dieux-rois et des dieux-prêtres, ces derniers étant proches des chamans. Ainsi le dieu celtique Cernunnos commande aux forces de la nature, et le manifeste en s'incarnant dans un cerf, traduisant dans la chute de ses bois et leur repousse le grand cycle de la nature qui l'entoure (fig.1). Les dieux forestiers sont à la fois lumineux et sombres ; ils incarnent la matrice primordiale de

la vie qui se régénère et qui régénère à son contact, mais aussi la sauvagerie comprise comme l'antithèse des villes et des civilisations en train de se structurer. La première épopée connue, celle de Gilgamesh, montre un roi sumérien légendaire (vers 2650 av. J.-C) qui veut rivaliser avec l'immortalité des dieux par une notoriété éternelle, et qui, à cet effet, va combattre le démon de la montagne des cèdres, le vainc et détruit la forêt.

Le rapport entre les hommes et les dieux forestiers semble avoir été ambivalent dès les origines des sociétés structurées, fondées sur le défrichement et les cités.

Mythologie et mythes

La forêt est en elle-même un lieu ambivalent, en marge et en rupture avec les territoires aménagés, où se manifestent des renversements violents, souvent mortels, comme le traduisent les deux mythes d'Actéon et de Penthée : on y voit ce qu'on ne devrait pas voir (Artémis nue), mais aussi on n'y voit plus ce qu'on devrait voir (la mère de Penthée ne reconnaît pas son fils et le confond avec un animal). Le renversement peut aller très loin : le chasseur Actéon devient le chassé, et en meurt ; Penthée est tué et dépecé par sa mère, saisie par l'ivresse sacrée et sauvage de Dionysos qui voulait se venger du roi de Thèbes qui s'opposait à son culte. La forêt est donc un territoire habité par des divinités qui ont gardé une forte composante de sauvagerie. Mais à l'exception d'Artémis et Dionysos, et peut-être aussi (selon certains auteurs) de Neptonos, dieu des océans et des forêts, il s'agit généralement de divinités de second rang : dryades, hamadryades, faunes, ... La déforestation s'accompagnera de la régression des cultes rendus à Artémis et Dionysos, au profit de dieux garants des lois qui fondent les cités.

Depuis l'époque romantique, les druides et leurs rapports à la forêt où ils se réunissent, cueillent le gui des chênes avec une serpe d'or, et sont réputés offrir des sacrifices humains ont donné lieu à une littérature foisonnante et à une mythologie qui font souvent oublier le nombre réduit des sources grecques et romaines sur lesquelles elle s'appuie. Elles sous-estiment la dimension politique des textes de Cicéron et César, celle poétique des écrits de Pline, Lucain et Tacite, et plus encore leur dépendance vis à vis à vis d'un auteur grec, Poseidonios, qui avait voyagé en Gaule et en Espagne, nostalgique d'un âge d'or coïncidant avec les stades primitifs des sociétés. Il est extrêmement difficile d'aller au-delà ce qui est généralement accepté pour parler des forêts sacrées. Certains auteurs modernes placent désormais plus nettement les druides du côté de sages (au sens grec du terme) jouant un rôle social, que de prêtres garants d'un culte qui reste difficile à cerner.

Forêts sacrées

Les forêts sacrées semblent remonter à l'aube des sociétés. Nombreux sont les auteurs grecs et romains (dont Jules César) qui les décrivent dans des contextes très variés, dans l'aire qu'ils considèrent comme « civilisée », mais aussi chez les celtes et les germains. Elles sont appelées drumos ou ulè en grec, lucus en latin, nemeton en gaulois, lund dans les pays nordiques, ... Leur surface peut être très variable, et parfois se limiter à témoigner, par un bosquet, d'une ancienne forêt défrichée. Elles deviennent alors le dernier refuge de certaines divinités, en cohabitant de temps en temps avec un temple construit par les hommes en son sein. Ces forêts sacrées sont intouchables. On les rencontre encore en Afrique, en Inde et au Népal, au Japon, et l'UNESCO a commencé à en inscrire certaines au patrimoine mondial de l'humanité. Elles jouent plusieurs rôles, simultanément ou séparément. Elles aident à penser l'altérité, en incarnant le contraire du village et des champs cultivés, et sont peuplées de puissances occultes, de dangers et de morts non pacifiés qu'il convient de se concilier par des cultes chamaniques. Elles sont aussi des lieux de réunion des notables pour les décisions les plus importantes, des lieux de culte et d'initiation, le cimetière des grands ancêtres, le trait d'union entre le monde des humains et celui des non-humains. Elles sont parfois situées à la frontière entre populations, et peuvent être détruites lors des conflits, avec la même force symbolique que celle qui s'attache à détruire des temples, pour établir une nouvelle hiérarchie des dieux et manifester la vassalisation des vaincus.



Figure 2 Forêt des Cèdres de Dieu (Liban) - Source : <http://whc.unesco.org/fr/list/850>

Avec le christianisme, les divinités forestières deviennent de « purs démons ». Perdant leur ambivalence traditionnelle, les forêts sacrées seront très généralement détruites, sauf lorsqu'un monastère qui s'y installe les re-sacralise, comme c'est le cas par exemple, au Liban, pour le site Ouadi Qadisha (Vallée sainte et forêt des cèdres de Dieu (Horsh Arz el-Rab) (fig.2).

Le monde judéo-chrétien

La Bible reflète un univers spatial et culturel où la forêt ne joue qu'un rôle très marginal dans le développement de la spiritualité judéo-chrétienne, à la différence du désert. La forêt n'apparaît que 39 fois dans l'ancien Testament et 1 fois dans le Nouveau, le désert 300 fois dans l'Ancien Testament et 39 fois dans le Nouveau. La forêt y est soit le simple cadre géographique d'évènements décrits, soit la figure de ce qui est visuellement impressionnant, mais en fait si fragile que le feu, le vent ou l'action humaine peuvent facilement le détruire : elle est la figure de la vanité de l'homme devant Dieu. Si le désert est un lieu de désolation, sans vie et sans eau, il renvoie surtout à une étape déterminante dans l'histoire du salut : le passage dans le désert durant quarante ans avant d'arriver à la terre promise, le temps long d'une épuration de la foi. Dès lors le désert renvoie aux appels incessants de Dieu à la conversion : c'est donc le lieu du combat spirituel. Le monachisme chrétien, sous ses deux formes (érémitisme et cénobitisme), est d'ailleurs né dans le désert égyptien.

De manière générale, en Occident dès avant le XI^e siècle, nonobstant la sourde résistance des populations rurales, la forêt a largement perdu sa dimension religieuse. Néanmoins l'arrière plan religieux ancestral transparait parfois. Ce n'est dans doute pas par hasard que plusieurs récits de conversion mettent en scène, en forêt, un chasseur et un cerf portant une croix parmi ses bois. L'histoire la plus célèbre concerne saint Hubert dans la forêt des Ardennes, une ancienne forêt sacrée. Les hagiographies de saints valorisent le travail de défricheur face à des forêts impénétrables dans lesquelles règne le mal, à la fois spirituel et social (lieu de refuge des hérétiques, des bandits et des asociaux). Cette approche n'est néanmoins pas systématique : par exemple Hilaire de Poitiers (IV^e siècle), un des Pères de l'Eglise, inclut la sauvagerie (comme espace où règnent les bêtes sauvages) dans le don que Dieu fit aux hommes, en tant que la sauvagerie exprime quelque chose de la perfection et la beauté de tout l'univers. Très paradoxalement, la forêt, pourtant a priori l'antithèse du désert, va lui succéder en devenant le lieu et la figure du combat spirituel chrétien, dans une double dimension chevaleresque et monastique.

Dans les romans du Moyen-Âge, sur la base de légendes parfois beaucoup plus anciennes, le chevalier solitaire s'enfonce dans la forêt, lieu de sauvagerie où il risque de perdre sa vie, son humanité et son âme. Il y subit des épreuves, parfois funestes, souvent initiatiques, au fil d'aventures qui voient fréquemment le renversement des repères ; il en ressort vaincu ou bien vainqueur et initié, la plupart du temps grâce à un contact avec un ermite. Mais dans tous les cas il a redécouvert la dimension de sauvagerie qu'il porte en lui, ainsi que le désir animal, s'élevant alors de la bestialité originelle jusqu'à l'idéal de l'amour courtois et

de la liberté assumée. Aux XI^e et XII^e siècles, les nouveaux ordres cistercien et chartreux fondent leurs monastères au coeur de forêts le moins accessibles possibles, « au désert » comme il le disent. Ces deux ordres religieux développeront une habile gestion de leur patrimoine forestier, mais aussi une spiritualité qui valorise fortement la forêt qui encourage à aimer et à s'offrir sans rien attendre en retour et à donner chair à sa confiance.

Figure 3. Monastère de Camaldoli (Italie) établi en forêt par Saint Romuald en 1012 - Source : wikipedia



«Rapportez-vous-en, mon cher ami, à ma propre expérience. On apprend plus de choses dans les bois que dans les livres ; les arbres et les rochers vous enseigneront des choses que vous ne sauriez entendre ailleurs, vous verrez par vous-même qu'on peut tirer du miel des pierres et de l'huile des rochers les plus durs... » Bernard de Clairvaux, « Lettre au maître Henry Murdach ». À l'articulation des XII^e et XI^e siècle, l'univers franciscain revalorise également la forêt : la grande expérience spirituelle de François d'Assise, qui s'est traduite par les stigmates le configurant au Christ, s'est passée dans la forêt de l'Alverne (La Verna) où il aimait se retirer.

La période contemporaine

Au cours des deux derniers siècles, la forêt qui avait perdu toute connotation religieuse s'est progressivement rechargée d'une sorte de religiosité vague. Au XIX^e siècle, les premières voix (cf. Thoreau et Emerson) qui ont appelé à un respect scrupuleux de la nature l'ont fait à partir de la vision romantique qui voit dans la nature sauvage un antidote à la décadence de la civilisation et à la corruption sociale, mais aussi à partir d'une expérience à la fois esthétique et religieuse où la forêt avait tenu une grande place et qui les avaient rendus extrêmement sensibles à la grandeur de la « Nature » et à la responsabilité individuelle et collective vis à vis d'une nature encore pas ou peu marquée par l'action de l'homme. Pour Schweitzer, comme pour Thoreau et Muir, il y eut d'abord une expérience de « dépaysement », un « décentrage » de la vue, par la découverte d'un « Beau » préexistant à l'homme. Pour

les trois, il existe un lien fort entre esthétique et éthique, par la médiation d'une expérience religieuse personnelle et profonde qui repose, pour l'essentiel, sur le triangle traditionnel judéo-chrétien « homme créé, nature comme création, Dieu Créateur », mais d'une manière novatrice, pas toujours facilement intégrable par les grandes églises chrétiennes (fig.4).

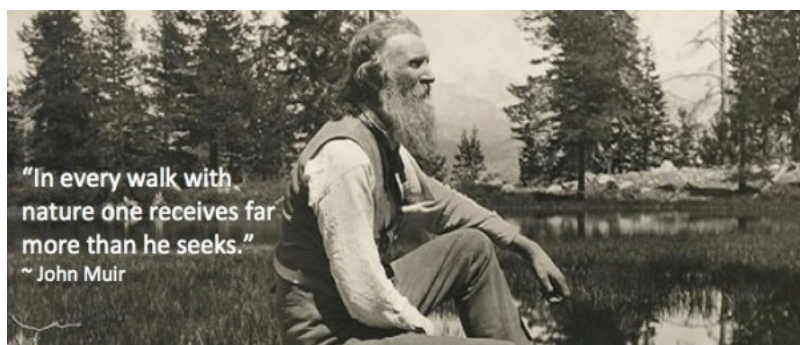


Figure 4. Dans chaque marche dans la nature, on reçoit plus que ce que l'on cherche (John Muir) - Source : kmultisan11.wikispaces.com

Mais « l'éthique de la terre », proposée au milieu du XX^e siècle par Aldo Leopold, un forestier, a clairement rompu avec la tradition judéo-chrétienne et renoué avec certains courants anciens et profonds de l'humanité, encore vivants et qu'en première approximation on peut rapprocher du chamanisme. Les processus et fonctionnalités écologiques qui se cachent derrière les espèces et les milieux sont la clé de voûte d'un équilibre dont les hommes ne sont à la fois bénéficiaires et parties prenantes qu'au même titre que bien d'autres espèces. Le maximum de respect doit donc être porté à la « nature vierge », qui est « la norme parfaite ». Sous des formes assez variées, parfois radicales, cette sensibilité a connu, au cours des quarante dernières années, une grande fécondité, en terme de réflexions à la jonction entre science écologique, vision philosophique et éthique, mais aussi parfois religiosité. Sans lui être nullement réductible, le courant du New Age porte le même type de regard sur la forêt, semblant faire de cette dernière la matrice d'une nouvelle religiosité sans religion.

Ce qu'il faut retenir

- La forêt est la matrice dans laquelle l'homme a accédé au symbolisme religieux ;
- Les dieux forestiers sont à la fois lumineux et sombres ;
- Les forêts sacrées semblent remonter à l'aube des sociétés ;
- En Occident la forêt est devenue au Moyen Âge le lieu et la figure du combat spirituel chrétien pour le chevalier et pour le moine ;
- Au cours des deux derniers siècles, la forêt qui avait perdu toute connotation religieuse s'est progressivement rechargée d'une sorte de religiosité vague.